



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

MODES.

QUELQUES journées d'un tems délicieux avaient fait reparaitre les habitués du jardin des Tuileries, les promeneurs du bois de Boulogne, les flaneurs des boulevarts. Les premiers se réunissant, dans la grande allée, pour essayer les rayons printaniers du soleil, épier les boutons naissans de la végétation; les seconds pour jouir de la belle allure de leurs chevaux, de l'éclat de leurs équipages, de l'effet de leurs parures; les troisièmes, plus modestes, se promenant pour regarder les magasins dans lesquels se drapent déjà de nouvelles étoffes d'été, observer quelques changemens de mises, d'habitudes, et s'arrêter devant les charmantes et attractives petites peintures de Déveria. — Voilà les changemens de mœurs de cette semaine. Quant aux variations des modes, rien n'est encore assez positif pour faire loi. On voit des femmes enveloppées de fourrures, de manteaux, à côté de femmes

risquant déjà la légère douillette de printemps, ou la robe d'étoffe à double pélerine, et ne portant ni schall, ni manches, ni boa, bien que le vent siffle sur leurs épaules, et que leurs physionomies se brunissent par le froid. — De tout cela on peut conclure que ce sont encore les toilettes de soirées qui occupent le plus les jeunes femmes. Toilettes sur lesquelles nous avons déjà tant parlé, que pour cette fois nous croyons pouvoir laisser nos abonnées en repos.

Cependant, disons-leur qu'elles ne doivent pas perdre de vue les bals *costumés*, dont plusieurs se préparent à grands frais. On peut calculer si ce genre de plaisir a été exploité avec ardeur cet hiver en sachant qu'un magasin de costumes déguisés, en a loué pendant le carnaval pour la somme de cinquante-cinq mille francs.

— On voit beaucoup de chapeaux en velours épinglé vert-pré, mauve, rose et ornés d'une fleur. Les calottes sont toujours basses et inclinées un peu en arrière. La

passé courte, mais un peu plus évasée qu'aux bibis.

— Des chapeaux en velours noir doublé de satin rose, et ornés d'une branche de rose mousseuse.

— Des chapeaux en satin blanc, forme demi-capote, doublés de velours épinglé rose, et ornés d'une ou de plusieurs plumes blanches.

— Des capotes négligées en satin pensée, ou oreilles d'ours doublées en satin vert-pré, et ornées de nœuds de rubans de satin de la couleur du chapeau, et brochées ou frangées de la nuance de la doublure.

Aux spectacles, on remarque toujours beaucoup de très-petits chapeaux en velours noir, dont la passe n'est guère plus haute que celle d'un bonnet, et est ornée de plumes roses, d'un oiseau ou d'une aigrette.

— On voit maintenant presque autant de plumes placées en bouquet (au nombre de quatre ou cinq), que l'on voit de plumes seules.

— Les femmes que l'on a remarquées se promenant à cheval ces jours-ci, n'offraient rien de nouveau dans leur costume. Toujours l'amazone de drap noir; très-peu de boutons sur la poitrine; corsage rond ou à pointe; plissé de batiste en dedans de la cravate noire; chapeau très-baissé sur le front.

— M^{me} Minette, si universellement connue pour la réputation de ses magasins de lingerie, a expédié cette semaine, pour l'étranger, un trousseau royal qui était admirable. La robe de noces, en point d'Angleterre, surpassait tout ce que l'on a vu de beau en dessin. Celle en blonde n'était pas moins magnifique. L'une et l'autre avaient de hauts volans; ce qui prouve que cette mode de garniture n'est pas exclue pour les grandes toilettes.

Rien d'étonnant comme l'élégance des mouchoirs de poche appartenant à ce trousseau. Indépendamment de leurs broderies merveilleuses, ils étaient entourés

d'une double rangée de valenciennes froncées, l'une au bord de l'ourlet, et l'autre au-dessus.

Les draps, en batiste, étaient entourés de maline superbe de la hauteur d'une main.

— A la première représentation de *Gustave*, on a vu des femmes très-élégantes ayant pour coiffure des petits bonnets en velours à la Charles IX. Ces petits bonnets prennent les oreilles, découvrent le front, et sont ornés sur le côté d'une aigrette.

— Nous rappellerons l'attention de nos abonnées sur les corsets mécaniques, dont nous leur avons plus d'une fois démontré les excellents et salutaires avantages. Ces corsets, qui se lacent et se délaçent instantanément, par la simple pression d'un ressort, sont précieux en ce qu'ils abrègent le tems employé à s'habiller, et surtout à se déshabiller, moment si fatigant pour les femmes qui reviennent des bals ou des réunions. Les maîtresses de pension pourraient surtout apprécier le bien-être de cette invention qui serait une grande économie de tems pour leurs pensionnaires et les préserverait aussi de tous les inconvéniens d'un corset, si contraires à la santé des jeunes filles qui se trouvent presque toujours trop serrées, au moment où leurs exercices donnent plus de développement à leurs mouvemens. Au moyen des corsets mécaniques, elles peuvent au moins se délasser à la minute, sans aucun secours, et évitent ainsi de fâcheuses oppressions. Nous ne doutons point que les mères et les institutrices ne comprennent et n'apprécient d'aussi puissantes considérations.

Ces corsets, qui sont dus aux habiles combinaisons de M. Josselin, déjà inventeur des bouffans mécaniques, qui soutiennent la manche progressivement et se détendent à volonté, se trouvent chez MM. Josselin et Pousse, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28, vis-à-vis celle St.-Philippe.



LE TYROL

ET

LE NORD DE L'ITALIE,

PAR M. FRÉDÉRIC MERCEY.

Riva, 1^{er} juillet.

On remonte la belle vallée, arrosée par la Sarca, que nous avons traversée hier, pour se rendre à Riva et à Arco. De loin les clochers, les dômes couverts de métal, et les cheminées crénelées de cette petite ville lui donnent un aspect oriental ; mais un vaste château, qui couvre en entier le rocher au pied duquel elle est bâtie, rappelle sur-le-champ son origine féodale. Cette construction remarquable renferme dans son enceinte plusieurs grosses tours rondes et carrées, qui s'élèvent en amphithéâtre depuis le milieu jusqu'au sommet d'un roc isolé. Elle doit remonter au onzième ou au douzième siècle.

La chaleur était excessive ; et, pour visiter l'intérieur de ces remparts à demi ruinés, il eût fallu suivre pendant près d'une demi-heure et en plein soleil, un sentier fort escarpé ; nous avions d'ailleurs des projets sur Nago et sur Torbole, qui ne nous permettaient pas de donner beaucoup de tems à ce pays. Aussi, prenant notre parti comme les voyageurs doivent souvent le faire, s'ils ne veulent pas mourir à la peine, nous nous sommes contentés du point de vue que présentait ce donjon héroïque, debout sur son rocher comme un géant, et avons pris le chemin de Nago.

Notre *cicérone*, qui ne tarissait pas, et qui, désespéré de ne pouvoir nous rendre ses services avec les jambes, voulait nous en donner la compensation en paroles, nous a raconté l'aventure suivante dont ces tours furent témoins peu après leur origine.

— Vers le milieu du quinzième siècle, lors de la dispersion des bandes mercenaires qui, dans leur licenciement, ra-

vagèrent une partie de l'Allemagne, de la Suisse et du Tyrol allemand, le baron de Krumbach, un de ces chefs de bande, traversa, à la tête de ses troupes, les montagnes du Voralberg, de Landek et du Winschgau ; et, s'abattant comme un oiseau de proie dans ces vallées paisibles jusqu'alors, s'empara de ce château, déjà ancien à cette époque, le fit agrandir et s'y fortifia. Retranché sur son roc, comme un vautour dans son aire, maintes fois ce terrible baron fondit sur ces riches plaines, s'emparant des récoltes, et exerçant toutes sortes de vexations et de cruautés sur les habitans des environs.

Ceux-ci, poussés au désespoir, se réunirent, se concertèrent, et opposèrent la résistance la plus vive aux excursions de leur farouche voisin.

Les trouvant toujours sur leurs gardes, celui-ci changea sa tactique. A force de promesses, il attiré dans le château cent ouvriers du Bergamasque, et leur fait construire un immense souterrain, correspondant à une forêt du voisinage ; un homme à cheval pouvait passer sous ses voûtes.

Cet ouvrage achevé, pour que son secret ne soit pas découvert, il fait mettre à mort les cent ouvriers qui ont travaillé au passage ; et, chaque nuit, des hommes armés sortent du fond de la forêt, se répandent sur le pays qu'ils désolent, massacrent les habitans, pillent leurs maisons ; et, s'emparant des femmes et des filles les plus belles, rentrent avec elles dans leur forêt, et disparaissent.

Dans sa citadelle imprenable, le brigand, qui rappelle l'*inominato* de Manzoni, vivait du fruit de ses rapines, et se livrait à tous les excès de la débauche et du libertinage le plus effréné, lorsqu'une des femmes qu'il avait enlevées et qui lui était échue en partage devint mère. Cette femme avait touché le cœur du cruel baron ; Krumbach l'aimait et accorda à ses larmes et à ses supplications le salut de son enfant. La nuit, un moine le déposa à

l'abri d'un rocher près d'un chemin qui passait à peu de distance du château. Le matin un paysan, qui se rendait à sa vique, entendit les cris de cette faible créature, et, saisi de pitié, prit l'enfant, l'emporta dans sa chaumière, lui servit de père, et finit par l'adopter et le regarder comme son fils.

Les années s'écoulaient, et l'enfant grandissait rapidement. Il atteignait à peine sa quinzième année, que déjà on l'eût pris pour un homme fait. Il l'emportait sur tous les jeunes gens de son âge par sa force prodigieuse et le courage avec lequel il repoussait les attaques des brigands de la forêt et du château, toujours féroces.

Il parvint à organiser une petite troupe de ses jeunes compagnons, qu'il mit bientôt à même de lutter avec quelque avantage contre les bandes du baron.

Un jour que Krumbach s'était hasardé seul à une grande distance du château, le jeune homme court à lui, l'attaque avec furie, coupe les jarrets de son cheval, se précipite sur le cavalier, qui, étendu sur le sol et embarrassé dans sa lourde armure de fer, faisait de vains efforts pour se relever, et lui mettant le genou sur la poitrine : « Recommande ton ame à Dieu ! » lui crie-t-il. Puis il enfonce sa dague entre la cuirasse et le casque du baron, et lui coupe la gorge.

Krumbach venait de rendre le dernier soupir, lorsque le moine, qui autrefois avait exposé l'enfant, et qui du haut de l'une des tours du château avait été témoin du combat, accourt, tout pâle, se jette au-devant du jeune homme qui essayait tranquillement sa dague rougie, le frappe du crucifix, et s'écrie : « C'est ton père que tu as tué ! » Le malheureux entend ces terribles paroles, regarde fixement le moine et tombe raide mort à ses pieds. Le désespoir l'avait tué, et peut-être *l'attouchement du crucifix*, ajoutait le narrateur italien.

Kotzebue raconte une aventure du

même genre, comme étant arrivée près de Salzbourg ; mais ce sont là de ces aménités féodales dont le fond a dû se répéter en divers lieux et à diverses reprises.

Cette histoire nous a conduits jusqu'à Bolognano, petit bourg infâme, qui a l'impertinence de s'entourer de ces murailles qui s'étendent dans la campagne d'une manière si désolante. J'ai cru que nous ne sortirions jamais de cet enfer. C'était peu de marcher sur le rocher brûlant dans lequel la route est entaillée, il a fallu s'engager entre deux remparts de rocailles et de grosses pierres, qui ne laissent rien échapper de cette effroyable réverbération. La fournaise était chauffée avec toute la perfection désirable, et nous ne nous défendions de la cuisson que par notre énergie vitale, et par la furieuse rapidité avec laquelle nous courions sur ces corniches ardentes. Jusqu'à Nago nous avons suivi ce petit sentier, taillé à mi-côte dans de gros blocs de pierre calcaire blanche, mais d'un blanc désolant, mais exposé et placé à souhait pour former le meilleur espalier du monde. L'aimable pays, les agréables rochers ! Quels riches ombrages nous donnaient ces figuiers nains qui les tapissaient, et ces oliviers rabougris, et ces mûriers tout nus, seuls arbres que nous ayons rencontrés jusqu'à Nago, cette terre promise, qui n'a pu seulement nous offrir une tasse de lait et une croûte de pain ! Nous ne trouvâmes qu'un abominable cabaret, et dans ce cabaret on ne put nous donner qu'un vin violet et bourbeux, car, à l'instar des autres habitans de ce pays, *Bacco* lui-même est un assez mauvais drôle.

Cet article est extrait du *Tyrol*, ouvrage contenant des esquisses de mœurs, anecdotes, paysages, chants populaires, croquis historiques, statistique, et accompagné d'une carte du Tyrol et de dix-huit sujets de paysages et de costumes.

Chez Paulin, place de la Bourse ; Vimont, passage Véro-Dodat ; et Bohaire, boulevard des Italiens.

SALON DE 1833.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL.

Le public et les artistes, désappointés tant de fois, ont enfin vu s'ouvrir le Salon vendredi dernier. Cela a presque paru de l'exacritude; car remis l'année dernière à l'époque du choléra, remis en novembre, en janvier, en février, on désespérait presque de l'obtenir en mars, suivant la promesse la plus récente. Nous nous serions bien gardés de manquer à la minute précise de l'ouverture et de nous priver d'assister à cette inauguration intéressante. Suivant la coutume immémoriale, une foule immense assiégeait les environs longtemps avant l'ouverture des portes, et le public, moins à son aise pour attendre que dans le parterre d'un théâtre, mais non moins impatient qu'à une première représentation, manifestait une mauvaise humeur qui faisait frémir d'avance les intéressés. Confondus dans la foule et inquiets de ces dispositions menaçantes, les peintres fort préoccupés d'ailleurs de la place où ils devaient trouver leurs ouvrages, se sont précipités avec une ardeur égale à celle de leurs juges, au moment où les portes ont cédé au vœu général.

C'est déjà un spectacle assez curieux en lui-même que celui de ces figures empressées, chacun des artistes cherchant avidement dans cette foule de peintures gigantesques, petites, moyennes, l'œuvre, le fruit pénible de tant de labeurs, l'objet de tant d'inquiétudes ou d'espérances. Quel chagrin de le retrouver confondu obscurément dans cette tapisserie bigarrée. Pour ce jour seulement la peinture de ses rivaux lui paraît un chef-d'œuvre; ce jour-là, il reconnaît dans ses confrères un mérite qu'à tord ou à raison il se dissimule le reste du tems; leurs ouvrages l'éblouissent; ce qu'il croyait brillant dans sa peinture lui paraît terne et effacé; il avait voulu être fini et rendu, il ne trouve que mesquinerie et froideur. Le grand jour

du salon, la diversité des manières, lui font sauter aux yeux des défauts inaperçus dans l'atelier. Chez lui, la lumière plus égale et plus convenablement employée, l'avait accoutumé aux taches de son ouvrage, ou en faisait ressortir les beautés. Un arrangement fortuit, la dimension des cadres qui règle les places plus que l'harmonie des peintures entre elles, produisent presque toujours, au moins pour des yeux prévenus, un effet inverse de celui qu'ils attendaient. Aussi, comme l'on s'évite! comme on se grimace un sourire en passant, en courant, avec le plus grand sérieux du monde, et l'inquiétude dans les traits, vers la place où le coin où l'on croit avoir aperçu son ouvrage! Le public, qui n'est pas dans la confiance de toutes ces petites agitations, se porte là tout simplement comme à tout spectacle nouveau; il y va beaucoup moins pour admirer que pour se distraire, et beaucoup plus pour critiquer dédaigneusement et se faire un arsenal de jugemens pour sa soirée et pour le lendemain.

Le Salon de cette année est bien la suite du Salon précédent. Ce qui caractérisait ce dernier, c'était cette divergence remarquable entre les talens, ces nuances bien tranchées qui séparaient les camps opposés. Déjà le classique proprement dit s'était montré prudent. Quelques-uns des matadores du parti étaient restés dans leurs tentes, soit par la crainte de commettre avec des novateurs une réputation respectable, soit par un dédain affecté des jugemens d'un public volage. Cette année, le progrès, ou, si l'on veut, l'aberration, est plus manifeste encore. Le classique, chassé de ses positions, ne combat plus même en fuyant, comme le Parthe. Le romantique, botté et éperonné, règne en maître, un fouet à la main. Les Cincinnatus et les Atrides qu'on voit encore çà-et-là, errans sur les corniches, haut perchés, hors de la portée de l'observateur, ne semblent être là que pour mémoire.

Et qu'on ne nous range pas avec les aveugles détracteurs d'un genre usé, il est vrai, mais dont les inventeurs occuperont dans l'histoire de l'art une place aussi éminente que les inventeurs dans toutes les écoles. Ce genre a péri comme périssent toutes les tyrannies. Son intolérance, l'exclusion de tout ce qui n'était pas dans ses allures, a soulevé quelques âmes hautaines; mais l'idole une fois brisée par des efforts généreux, la race des imitateurs, le *servum pecus*, toujours prêt, à toutes les époques, à se ranger du parti du plus fort, s'est emparée de ce triomphe, et l'exposition de cette année témoigne de son peu de modération dans une victoire dont elle n'a pas l'honneur. C'est presque une chose effrayante que la violence de cette réaction. Elle ne fait au reste que confirmer ce que l'expérience de tous les siècles n'a que trop appris, c'est-à-dire cette déplorable facilité de l'esprit humain à se jeter dans les extrêmes. La mode règne là comme partout, et tel talent accablé de mépris naguère est porté aux nues, souvent avec aussi peu de raison. Les tableaux gothiques suivent les pendules gothiques et les ameublemens chinois, moyen-âge, Louis XV, s'harmonisent à merveille avec l'aquarelle coquette, le cadre contourné, les tableaux à costumes et à couleurs tranchées. L'école allemande, ancienne et moderne, envahit le Salon avec son attirail de figures longues et minces, plates surtout, de genoux pointus dans des pantalons mipartis, de poses raides et maniérées. Les élèves de M. Ingres, maître justement célèbre, mais dont le talent est singulièrement individuel, ont inondé l'exposition de peintures froides et systématiques qui montrent une tendance funeste à mettre l'étude d'un style unique à la place du naturel. C'est la marche inverse à celle qui a été suivie par les grands maîtres, qui ne croyaient avoir trouvé quelque chose de nouveau, que quand ils avaient fait faire un pas à l'art, et qui, loin de le

ramener à son enfance, comme les modernes, s'appliquaient sans cesse à ajouter aux moyens matériels d'imitations. Nous n'osons donc prédire beaucoup d'avenir à cette branche nouvelle de l'école française. Elle nous paraît être dès sa naissance privée de cette sève qui poussait dans les écoles anciennes tant de rejetons vigoureux. L'analyse que nous nous proposons de faire des ouvrages les plus saillans de l'exposition, développera plus amplement ces idées que nous ne faisons qu'indiquer, et elle montrera quels sont, selon nous, les talens qui, bien qu'estimables, nous paraissent manquer de portée; elle pourra aussi recommander à l'attention ceux qui, naîfs dans leurs mérites comme dans leurs défauts, promettent des talens vrais, ou se soutiennent à la hauteur de succès anciennement mérités.

Observations sur le Carnaval

DE 1833.

On s'est amusé follement au carnaval de 1833, parce qu'il y avait long-tems qu'on ne s'était amusé; parce qu'il faut toujours en France en venir aux plaisirs; parce qu'au milieu des soucis qui assombrissent, et des vertus sérieuses que, dit-on, nous acquérons, nous sommes l'éternelle nation de la fronde, de la régence, le Paris de Rabelais, du *Mariage de Figaro*, du directoire; oui, nous sommes encore, et nous resterons, je l'espère, quelque chose de tout cela. A ceux qui pensent que notre jeunesse est en train de se faire doctrinaire, à ceux qui craignent que la future république n'affecte trop un jour le goût américain, nous répondrons par le carnaval de 1833. L'originalité du pays, la verve nationale y ont reparu par un jet soudain, qui marque que rien n'a baissé dans notre humeur. Après plus de

deux années de spleen, abattement, désappointement amer, ces jours de gaieté inattendue promettent : nous retrouvons notre constitution saine et brillante. Les femmes du monde, on leur doit cette justice, se sont prêtées à merveille à l'attrait et à l'embellissement de cette renaissance ; elles ont multiplié l'éclat des fêtes particulières ; elles n'ont même pas absolument dédaigné ces tourbillons moins étroits, mais plus éniévans, où la foule enhardit et protège le mystère. A la blancheur suave du cou, et aux lignes voluptueuses de plus d'une pose indécise, il était aisé, jusque sous le masque, de saisir la curiosité de l'aristocratique beauté qui se confiait là, pour la première fois, à quelque guide heureux et fier ; c'était une nuance nouvelle en ces sortes de lieux que de suivre ainsi un embarras charmant dissipé à mesure. Nous notons ceci comme un fait ; nous n'adressons aucun reproche, nous serions tentés plutôt de féliciter, si nous l'osions. Deux ou trois carnivals comme le dernier, feront plus, à coup sûr, pour l'émancipation réelle de la femme, que quatre ou cinq religions *ex professo*.

LA SAINT-SIMONIENNE.

Il vient de paraître un nouveau roman intitulé *la Saint-Simoniennne* *, par M^{me} Joséphine Le Bassu. C'est un livre écrit avec douceur, intérêt et expérience littéraire, un sentiment vrai, pur, et assez touchant. L'auteur, évidemment, a été témoin d'une aventure semblable à son récit. Une jeune fille, sentimentale, exaltée, élevée dans la pratique chrétienne, et d'une nature un peu mystique, Claire est aimée d'un jeune homme éloquent et enthousiaste, qui a embrassé le saint-simonisme, et dont l'amour l'en-

traîne à sa secte, sans la convaincre. Les malheurs qui les frappent tous deux deviennent la moralité favorable au christianisme. Mais la lenteur du préambule, le grand nombre de personnages trop mollement dessinés, et une teinte romanesque à la Montolieu répandue sur l'ensemble, empêchent l'effet d'être vif et réel, bien que la facilité, la grâce et une certaine onction ne manquent pas.

Théâtres.

L'Académie Royale de Musique vient de trouver les moyens de continuer la vogue de *Robert-le-Diable*, et cela grâce au nouvel opéra de MM. Scribe et Auber, *Gustave III ou le Bal Masqué*. Sous le rapport de l'intérêt dramatique, cette production est remarquable. C'est une action en effet attachante que celle dans laquelle se déroulent les amours et les infortunes de Gustave et de la jeune épouse de son favori Ankastrom ; amour pur, désintéressé, et cependant puni par la mort. Cette action est pour beaucoup dans le succès immense que la pièce a obtenu ; mais ce qui l'a assuré, c'est une suite de merveilles, de ravissantes innovations ; ce sont les danses, les décorations, le spectacle. Il y a un cinquième acte surtout qui est bien l'une des plus belles choses que l'on puisse imaginer. C'est un bal, mais un bal sous la vaste coupole du théâtre royal de Stockholm ; un bal dans une salle éblouissante d'or, de tentures. Soixante lustres d'un scintillant cristal, supportant des milliers de bougies qui jettent des flots de lumière sur un peuple de danseurs travestis de toutes les manières. Brillans costumes, charges grotesques, caricatures satiriques, imaginations folles ; tout est là, tout s'agite : c'est le mouvement d'une im-

* Tenré, libraire ; rue du Paon, n^o 1.

mense ronde, éblouissante de pierreries, d'or, de couleurs éclatantes, et dans les intervalles des pas délicieux. Les Noblet, les Alexis, les Varin, les Julia, les Montessu, sont chargées de faire applaudir les danses, tour-à-tour gracieuses et légères que l'imagination de M. Taglioni a rêvées, dessinées. Et puis sur cet ensemble prodigieux, il y a un voile mystérieux qui lui prête un charme de plus, il y a une sorcière jetée dans l'action avec un bonheur tout particulier; une scène d'amour dans un site sauvage qui produit le plus grand effet. Accoutumé aux accens vifs, chaleureux, pleins de charme de notre Auber dans *la Muette*, le public, le premier jour, n'a pas généralement rendu justice aux beautés sévères de la partition de *Gustave III*, mais il est revenu de lui-même dès la seconde représentation, et aujourd'hui, ce n'est qu'une voix dans la Capitale pour louer cet œuvre immense et si beau. Chaque soirée a vu la foule la plus brillante assister à la vengeance du malheureux Ankaström, et il est certain que, pour toute l'année, l'Opéra a trouvé une mine précieuse dans l'ouvrage dont vient de nous gratifier l'inépuisable M. Scribe.

— La discussion de graves intérêts ne convient pas au théâtre; on aime encore moins y voir traduire la religion et ses ministres. C'est cette façon de voir à-peu-près générale qui a causé la chute du nouvel ouvrage que M. Casimir Bonjour vient de faire représenter à la Comédie-Française, *le Presbytère*. On a rendu justice à quelques passages qui rappelaient l'auteur de *la Mère Rivale* et des *Deux Cousines*, mais le blâme général est tombé sur l'intrigue, tout à-la-fois fausse et sans

intérêt. La question du célibat des prêtres, traitée dramatiquement, et jetée au milieu des amours d'un séminariste et d'une jeune religieuse qui ont des visions, ce sont là des inconvenances qui ne peuvent que choquer. Pour satisfaire au vœu d'un grand nombre de spectateurs, M. Casimir Bonjour a fait de grands changements à son ouvrage. Il eût mieux agi encore en le retirant après le malheureux résultat de la première représentation.

Annonces.

LILIUM ROSA, obtenu à l'aide d'un nouvel appareil, et après macération. Le **LILIUM ROSA** s'emploie comme aromatique dans les crèmes, les glaces et les préparations les plus délicates du confiseur et du distillateur.

Il deviendra assurément le complément indispensable de la toilette, en ce qu'il a la vertu de ranimer le teint, d'adoucir la peau et d'en conserver le velouté; il préserve aussi de toutes aspérités, boutons, et amortit à l'instant le feu du rasoir.

Les flacons sont de 6 francs et de 3 francs. Chez M. MAUREL, rue du Four-Saint-Germain, n° 82; au dépôt de l'Eau Merveille de Brescon (contre la chute des cheveux), faubourg Saint-Martin, n° 90; rue du Helder, chez M^{me} DEBIERNE; place Baudoyer, n° 9; au Bureau général des Annonces, place des Victoires; et à Rouen, Grande rue, n° 56. (*Affranchir.*)

— **CRAYONS-DOLLINGEN**, POUR DESSIN, ARCHITECTURE ET BUREAUX, à 1 fr. 50 c. la douz. Ces Crayons, divisés en cinq degrés de dureté, avantageusement connus par nos premiers artistes, se trouvent, à Paris: chez SUSSE, Papetier de S. M. la Reine des Belges, Place de la Bourse.

Les demandes par écrit (*franco*), à Z. DOLLINGEN, rue du Roi-de-Sicile, N° 40.

Crayons mine anglaise, de chacun des sept numéros de Brolmann, à 3 fr. 50 c. la douzaine. — Crayons de toutes mines à 3 fr.

A ce Numéro est jointe la planche 958.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Coiffure exécutée par M^{lle} Nardin ornée de plumes des M^{mes} de M^{lle} Sauter
rue de Richelieu N^o 62 et de perruques des M^{mes} de M^{lle} Bourguignon.
Robe en blonde façon de M^{me} Celane-Martin

